

bib: 932041

HÉLÈNE CIXOUS



ENTRE L'ÉCRITURE

Publié avec le concours  
du Centre National des Lettres

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΝ ΑΘΗΝΩΝ  
ΤΜΗΜΑ ΓΑΛΛΙΚΩΝ ΣΠΟΥΔΩΝ  
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

Αριθμός εισόδου ..... 11076 .....

Ημερομηνία εισόδου 26/4/94

© 1986. *Des femmes*, 6, rue de Mézières, 75006 Paris.  
ISBN 2-7210-0305-4  
ISSN 0769-6493

*des femmes*



LA VENUE A L'ÉCRITURE  
1976



Au commencement, j'ai adoré. Ce que j'adorais était humain. Pas des personnes ; pas des totalités, des êtres dénommés et délimités. Mais des signes. Des clins d'être qui me frappaient, qui m'incendiaient. Des fulgurations qui venaient à moi : Regarde ! Je m'embrasai. Et le signe se retirait. Disparaissait. Cependant que je brûlais et me consumais entièrement. Ce qui m'arrivait, si puissamment lancé depuis un corps humain, c'était la Beauté : il y avait un visage, tous les mystères y étaient inscrits, gardés, j'étais devant, je pressentais qu'il y avait un au-delà, auquel je n'avais pas accès, un là sans limites, le regard me pressait, m'interdisait d'entrer, j'étais dehors, dans un guet animal. Un désir cherchait sa demeure. J'étais ce désir. J'étais la question. Etrangeté du destin de la question : chercher, poursuivre les réponses qui la calment, qui l'annulent. Ce qui l'anime, la lève, lui donne envie de se poser, c'est l'impression que l'autre est là, si proche, existe, si loin, qu'il y a, quelque part, au monde, une fois passée la porte, la face qui promet, la réponse pour

laquelle on continue à se mouvoir, à cause de laquelle on ne peut se reposer, pour l'amour de laquelle on se retient de renoncer, de se laisser aller ; à mourir. Quel malheur pourtant, s'il arrivait à la question de rencontrer sa réponse ! Sa fin !

J'ai adoré le Visage. Le sourire. La face qui fait mon jour et ma nuit. Le sourire me tenait en respect, en extase. En terreur. Le monde édifié, éclairé, anéanti par un frémissement de cette face. Ce visage n'est pas une métaphore. Face, espace, structure. Lieu de tous les visages qui me donnent naissances, détiennent mes vies. Je l'ai vu, je l'ai lu, je l'ai contemplé, à m'y perdre. Combien de faces pour le visage ? Plus d'une. Trois, quatre, mais toujours l'unique, et l'unique toujours plus d'une.

Je l'ai *lu* : le visage signifiait. Et chaque signe indiquait un nouveau chemin. A suivre, pour s'approcher du sens. Le Visage me soufflait quelque chose, me parlait, m'appelait à parler, à déchiffrer tous les noms qui l'entouraient, l'évoquaient, l'effleuraient, le faisaient apparaître. Il rendait les choses visibles et lisibles ; comme s'il était entendu que même si la lumière s'éloignait, les choses qu'elle avait éclairées ne disparaîtraient pas, ce qu'elle avait touché resterait, ne cesserait pas d'être ici, de briller, de se donner encore à prendre par le nom.

Dès que j'ai vécu, je m'en souviens avec une douleur qui ne diminue pas, j'ai tremblé ; j'ai craint la séparation ; j'ai redouté la mort. Je la voyais à l'œuvre, je devinais sa jalousie, sa constance, et qu'elle ne laisserait rien de vivant lui échapper. Je l'ai vu blesser, paralyser, défigurer, massacrer, dès que mes yeux ont

regardé. J'ai découvert que le Visage était mortel, qu'il me faudrait à chaque instant le reprendre de force au Néant. Je n'ai pas adoré ce-qui-va-disparaître ; l'amour n'est pas lié pour moi à la condition de mortalité. Non. J'ai aimé. J'ai eu peur. J'ai peur. A cause de la peur, j'ai renforcé l'amour, toutes les forces de la vie je les ai alertées, j'ai armé l'amour, avec de l'âme et des mots, pour empêcher la mort de gagner. Aimer : garder en vie : nommer.

Le visage primitif a été celui de ma mère. Sa face pouvait à volonté me donner la vue, la vie, me les retirer. A cause de la passion pour le premier visage, j'ai longtemps attendu la mort de ce côté. Je gardais ma mère à vue, avec la férocité d'une bête. Mauvais calcul. Sur l'échiquier, je couvais la dame ; et c'est le roi qui est tombé.

Ecrire : pour ne pas laisser la place au mort, pour faire reculer l'oubli, pour ne jamais se laisser surprendre par l'abîme. Pour ne jamais se résigner, se consoler, se retourner dans son lit vers le mur et se rendormir comme si rien n'était arrivé ; rien ne pouvait arriver.

Peut-être n'ai-je jamais écrit que pour obtenir la grâce du Visage. A cause de la disparition. Pour affronter sans cesse le mystère, celui du là-pas-là. Celui du visible et de l'invisible. Pour lutter contre la loi qui dit : « Tu ne te feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux, ou de ce qui est en dessous de la terre. » Contre l'édit d'aveuglement. J'ai souvent perdu la vue ; et je ne finirai pas de me tailler l'image. Mon écriture regarde. Les yeux fermés.

Tu veux avoir. Tu veux tout. Mais il n'est pas permis à l'être humain d'avoir. D'avoir tout. Et à la femme, il n'est même pas permis d'espérer avoir tout ce qu'un être humain peut avoir. Il y a tant de frontières, et tant de murailles, et à l'intérieur des murailles, d'autres murailles. Bastions, dans lesquels, un matin, je me réveille condamnée. Villes où je suis isolée, quarantaines, cages, maisons de « santé », si souvent j'y suis allée, mes tombes, mes mitards corporels, la terre pleine de lieux de réclusion pour moi. Le corps au cachot, l'esprit au silence. Périodes de prison : quand j'y suis, la peine est vraiment d'une longueur et d'une nature imprévisibles. Mais je m'y sens, après tout, « comme chez moi ». Ce que tu ne peux avoir, ce que tu ne peux toucher, flairer, caresser, essaie du moins de le voir. Je veux voir : tout. Pas de Terre Promise à laquelle je n'arrive un jour. Voir ce qu'on (n')aura jamais. J'ai peut-être écrit pour voir ; pour avoir ce que je n'aurais jamais eu ; pour qu'avoir ne soit pas le privilège de la main qui prend et enferme ; du gosier, de l'estomac. Mais de la main qui montre du doigt, des doigts qui voient, qui dessinent, du bout des doigts qui tracent sous la douce dictée de la vision. Du point de vue de l'œil d'âme. L'œil dame. Du point de vue de l'Absolu ; au sens propre de ce mot : la séparation.

Ecrire pour toucher des lettres, des lèvres, du souffle, pour caresser de la langue, lécher de l'âme, goûter le sang du corps aimé ; de la vie éloignée ; pour saturer de désir la distance ; afin qu'elle ne te lise pas.

Avoir ? Un avoir sans limites, sans restriction ; mais sans aucun « dépôt », un avoir qui ne détient pas, qui

ne possède pas, l'avoir-amour, celui qui se soutient d'aimer, dans le sang-rapport. Ainsi, donne-toi ce que tu voudrais que Dieu-s'il-existait te donne.

Qui peut définir ce qu'« avoir » veut dire ; où se passe vivre ; où s'assure jouir ?

Tout est là : quand la séparation ne sépare pas ; quand l'absence est animée, reprise au silence, à l'immobilité. Dans l'assaut que donne l'amour au néant. Ma voix repousse la mort ; ma mort ; ta mort ; ma voix est mon autre. J'écris et tu n'es pas mort. Si j'écris l'autre est sauf.

L'écriture est bonne : elle est ce qui n'en finit pas. En moi circule le plus simple, le plus sûr autre. Comme le sang : on n'en manque pas. Il peut s'appauvrir. Mais tu le fabriques et le renouvelles. En moi la parole du sang, qui ne cessera pas avant ma fin.

J'ai d'abord écrit en vérité pour barrer la mort. A cause d'un mort. La plus cruelle, celle qui ne fait grâce de rien, l'irréparable. Il s'agit de ceci : tu meurs pendant que je ne suis pas là. Pendant qu'Iseut n'est pas là, Tristan se tourne vers le mur et il se meurt. Ce qui se passe entre ce corps et ce mur, ce qui ne se passe pas, me transperce de douleur, me fait écrire. Besoin du Visage : de passer le mur, de déchirer la voile noire. De voir de mes yeux ce que je perds ; de regarder la perte dans les yeux. Je veux voir de mes yeux la disparition. L'intolérable c'est que la mort n'ait pas lieu, qu'elle me soit dérobée. Que je ne puisse la vivre, la prendre dans mes bras, jouir sur sa bouche du dernier soupir.

J'écris l'encore. Encore ici, j'écris vie. La vie : ce qui touche à la mort ; j'écris tout contre elles mes